

« La petite histoire du jazz »

Jean-François Chassay

Numéro 48, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chassay, J.-F. (1988). Compte rendu de [« La petite histoire du jazz »]. *Jeu*, (48), 190–191.

spectateurs qui ont pu le voir en cette fin de saison 1987-1988. Le spectacle n'a pourtant pas résolu le problème crucial que pose le drame de Büchner: comment donc jouer Woyzeck sans que ce personnage ne paraisse aussi atone, aussi inerte, aussi pâle? En lui donnant plus de dérision que d'inexpression peut-être... Ce sera pour une autre fois.

pierre popovic

«la petite histoire du jazz»

Histoire et mise en scène de Mario Boivin. Dramatisation et dialogues de Raymond Villeneuve. Assistance à la mise en scène: Marie-Andrée Courchesne; décor: David Gaucher; costumes: Mireille Vachon; confection des costumes: Renaud Bélanger; accessoires: Normand Blais; masques: Lucie Langlois; éclairage et régie: Annick Nantel; musique: Mario Boivin; bande sonore: Patrick Leduc et Mario Boivin. Avec J.A. Robert Paquette, Didier Lucien, Marie-Andrée Courchesne, Charles Gaudreau, Sabin-Arthur Thivierge, Manon Aubertin et Michel Leroux. Production de Tess Imaginaire, présentée pendant le Festival international de jazz de Montréal, sous le chapiteau Liberté, du 1^{er} au 10 juillet 1988.

les bons sentiments

La dernière fois que j'ai vu une pièce de

théâtre en étant entouré d'enfants, ce devait être vers 1969 ou 1970. Comme j'en étais un moi-même, la chose n'avait pas de quoi me surprendre. Mais aujourd'hui, au seuil de la trentaine — un âge canonique autrement dit —, je remarque davantage les quelques îlots d'adultes dispersés sous la grande tente du «petit théâtre Alcan», en cette semaine jazzistique, que les meutes de charmants bambins qui hurlent, rient et s'extasient (oh! ah!) à mes côtés, avant que la pièce ne commence. J'ai beau ne plus être un enfant, je m'extasie encore facilement, quelle que soit l'étiquette qu'on accole à un spectacle théâtral. Force m'est de reconnaître que ce ne fut pas le cas cette fois-là.

Animée par un comédien jouant Buddy Bolden, considéré comme un des pères du jazz et servant de narrateur, la pièce visait à raconter les origines du jazz, à rendre compte de ses débuts. *La Petite Histoire du jazz* transporte d'abord les spectateurs en Afrique, où ils voient les Noirs se faire enlever pour servir d'esclaves aux riches planteurs terriens en Amérique. Ce sont les descendants d'esclaves ravis à la terre africaine qui ont créé cette musique, en empruntant aux diverses cultures sonores que leurs prétendus maîtres blancs leur ont soit enseignées, soit laissé librement pratiquer. La deuxième (et plus importante) partie de la pièce voit ainsi un groupe de



La Petite Histoire du jazz «visait à raconter les origines du jazz, à rendre compte de ses débuts». Photo: Roger Francoeur.

cinq musiciens, trois noirs et deux blancs, animé par Buddy Bolden, mettre peu à peu au point cette nouvelle musique, en répétant à l'insu de tous dans une grange.

Ce faisant, les artisans du spectacle font deux erreurs. La première est historique et indiscutable. Pour montrer que la musique est un langage universel qui transcende les conflits raciaux et porte un message de paix — ce qui, en soi, est un cliché fort discutable —, on fait du jazz la résultante d'une rencontre entre musique blanche et musique noire et même, plus précisément et textuellement, «la rencontre de Mozart et du Gospel». C'est Charles Mingus et Boris Vian qui doivent se retourner dans leur tombe. La première pièce jouée par les musiciens est d'ailleurs une composition de Mozart «jazzée». Simplifier les faits pour la bonne compréhension des enfants est une chose, les dénaturer en est une autre et ça ne s'excuse pas.

La deuxième erreur est moins évidente, mais elle m'apparaît à tout le moins aussi dangereuse. Au nom de nobles valeurs — l'acceptation des différences culturelles, la volonté de montrer les caractéristiques propres à chaque ethnie —, on retombe dans de vieux clichés. Pendant que le Noir a «une âme», «un coeur», «le sens du rythme» et «de l'instinct», le Blanc, lui, se sert de «son intellect». Ainsi l'ethnocentrisme ressurgit au pas de charge, là où on l'attendait le moins.

Peut-être est-ce ainsi qu'on peut expliquer la monotonie du spectacle. Au lieu de dynamiser les deux cultures en les confrontant, on a voulu prouver très vite qu'à travers la musique, nous nous retrouvions dans le meilleur des mondes possibles, un monde où les différences sont rapidement et beaucoup trop facilement évacuées. Il n'est pas sûr après cela que les enfants aient compris, comme on en formulait l'espoir dans le programme, «que le jazz est plus que musique».

jean-françois chassay

«squat»

Texte de Raymond Villeneuve. Mise en scène: Pierre Gendron; scénographie: André Barbe; costumes: Stéphanie Chagnon, assistée de Josée Boisvert; éclairages: Stéphane Mongeau; musique: Sylvain Morel; chorégraphies: Danielle Godin. Avec Anne-Marie Desbiens, Claude Desparois, Serge Carrier, Maryse Gagné, Marijo Godin, Réal Houle, Sylvie Lussier, Fernand Rainville, Denis Trudel (ou Pierre Gendron) et Bruno Viens. Production de Béton Blues, présentée au Vieux Port de Montréal du 10 mai au 2 juillet 1988.

du bon et du moins bon

Le scénario qui a donné lieu à cette création de Béton Blues est simple et connu: un jeune comédien rêve de mise en scène; qui plus est, il rêve de Shakespeare, rien de moins; à ses côtés, un jeune auteur rêve d'épopées contemporaines. La grande question: qui va leur donner une chance? Le jeune comédien n'a même pas encore de réputation en tant qu'acteur, encore moins de renommée en mise en scène; notre auteur a bien gagné un prix, mais pour une oeuvre radiophonique... alors que faire? Comme bien d'autres avant eux: créer une compagnie et réaliser eux-mêmes leurs rêves, c'est plus sûr! C'est le chemin qu'ont pris Pierre Gendron et Raymond Villeneuve en fondant une troupe, Béton Blues, pour créer *Squat*.

Pour concilier leurs désirs, ils ont eu l'idée de transposer une pièce de Shakespeare, *As You Like It*, en plein coeur de Montréal en 1988, et de jouer le tout dans le hangar n° 9 du Vieux Port de Montréal, lieu désormais célèbre depuis que *la Trilogie des dragons* du Théâtre Repère y a été produite. Cette oeuvre n'est toutefois pas la plus grande de Shakespeare; il s'agit d'un divertissement assez léger sur l'amour qui tourne un peu sur lui-même. Raymond Villeneuve est demeuré assez près de la structure originale, tout en transposant les nobles élisabéthains en financiers de chez nous et les bergers en employés de magasins à rayons,